

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 17 septembre 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Enfin il m'a fallu revenir ! (1) Après trois semaines passées dans la solitude des campagnes au milieu du calme de la nature, il m'a bien fallu bon gré, mal gré, revenir m'engouffrer dans la ville où tout est si ennuyeux et si inquiétant.

Certes, ils ont été heureux et doux les jours que j'ai pu passer chez mon vieil ami où nul journal ne me tombait sous la main, nul bruit de complot, de boulerie et d'incendie ne venait nous alarmer. Ah ! vraiment, la vie est bien belle ainsi, et je vous assure que, loin du tumulte des grandes villes, on pourrait être heureux à peu de frais. Quelles jouissances douces et pures on éprouve le soir, quand le dernier crépuscule a disparu de la terre. Les arbres doucement agités ont des accents d'une tendre mélancolie ; le rossignol chante dans les bois voisins et la lune monte lentement à l'horizon. Et, si l'on écoute attentivement, ne semble-t-il pas entendre le concert des anges et la voix de Dieu dans le lointain ?

Mais passons ; il est convenu que je ne dois pas faire de la poésie ; ma tâche serait trop facile. C'est à la prose ennuyeuse et lourde que je dois demander quelques renseignements. L'entre-donc en matière. Les jugements des accusés du complot de Lyon, qui avaient produit une certaine émotion dans notre ville, n'en causent plus aucune. Qu'y avait-il de mieux à espérer ? Je veux bien admettre avec Messieurs les démocrates, que les conclusions de la liberté sont des martyrs ; mais tout martyr qu'ils sont, les louanges, les condoléances et l'œuvre des frères et amis auront bientôt perdu de vue le chemin de l'exil et de la prison. Ces pauvres héros des révolutions auront beau lancer quelques mots à travers l'épaisseur des murailles, leur voix sera méconnue et oubliée. Qu'ils reposent donc en paix au milieu de leurs sombres demeures et que Dieu touche leur cœur.

Qu'y a-t-il de plus fréquent en France, depuis quelque temps surtout, qu'un complot ? Voyez avec quel acharnement certains hommes travaillent à l'annéantissement de notre patrie ! voyez de quels sentiments ils sont animés ! Beaucoup d'entre eux ont procédé par le meurtre et le rap ; quelle belle recommandation !

A peine le complot de Lyon est-il quelque peu oublié, que la nouvelle arrive qu'un débris de l'armée a été emprisonné dans les prisons de Paris de tous les petits vauxiens qui remplissent les vastes salles de ces lugubres maisons. Quelques journaux grandement intrigués, avaient demandé pourquoi on faisait cela ; le *parce que* s'est chargé de faire la réponse. Après le complot de Lyon arrive celui de Paris. Après celui de Paris on en découvrirait certainement un troisième ; c'est ainsi que nous sommes destinés à vivre jusqu'à je ne sais quand. Et quelques bons bourgeois trouvent que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Donc, à Paris, la police a mis la main sur une cinquantaine d'hommes citoyens qui, pour passer agréablement leurs loisirs et se créer un océan de délices en cas d'un avènement au pouvoir, s'étaient mis à conspirer de la plus belle des manières. Rien ne manquait à ce petit complot, qui paraît avoir

(1) Le lecteur n'a sans doute pas oublié que notre correspondant datait sa dernière lettre (insérée dans le no. du 23 septembre des *Mélanges*) d'Aubenas, (France).

des ramifications non seulement dans toute la France mais aussi dans les principales capitales de l'Europe. La manière de procéder, vous la connaissez ; c'est le meurtre, le pillage et le viol.

Ces messieurs ne seront heureux que lorsqu'ils seront assis sur les ruines fumantes de la France. Nous possédons, hélas ! le calendrier républicain, dont chaque date porte le souvenir d'un malheur, d'une ruine, d'une émeute, d'une exécution ; les anarchistes de nos jours travaillent à nous doter d'une géographie républicaine dont chaque localité sera désignée par un complot. Digne pendant qui perpétuera notre honte et notre infortune !

La découverte du complot de Paris a pour premier résultat de faire dissoudre sans bruit le comité démocratique et social de surveillance. Tous ses membres ont quitté furtivement la capitale. Homni soit qui mal y pense.

S'il faut en croire certains bruits, il paraît qu'il y a eu une grande réunion politique chez M. Molé dans sa campagne de Champlâtreux. On y aurait discuté beaucoup de choses, mais on n'en aurait adopté aucune. Il est bon de vous dire qu'à cette réunion il y avait des légitimistes et des orléanistes, et chaque fois que ces deux partis sont obligés de discuter ensemble n'avez pas peur qu'ils s'entendent.

La session des conseils généraux est terminée, et sur 86 conseils généraux, 80 ont exprimé le vœu que la constitution fut révisée complètement. L'autre constitution ! on le bat si rigoureusement en brèche, que je suis étonné que tu sois encore debout. Mais, prends courage, Dieu veuille sur toi, et tu resteras longtemps encore, non pour notre bonheur, mais pour notre punition. La France est marquée du sceau de la douleur et des larmes ; il faut que sa route se poursuive.

Honneur soit rendu aux conseils généraux qui ont fait preuve de patriotisme et de dévouement dans leurs pieux et admirables discussions ; fidèles organes de leurs concitoyens qui les ont élus, ils sont leurs interprètes et leurs amis. Ainsi ce qui les a presque unanimement préoccupés cette année, c'est l'intérêt de la France et des populations qu'ils représentent.

Mais leurs pouvoirs sont bien bornés, ils ne peuvent formuler que des vœux, et qu'est-ce que des vœux par le temps qui court ! Tout simplement des paroles qu'emportera le vent, et quand nos représentants, après avoir joyeusement pris leurs trois mois de vacances, rentreront au palais législatif, ils traiteront de radotage tous les vœux émis par les conseils des départements. Du reste, s'ils ont le temps d'y penser, les gros mots et les tempêtes de chaque jour ne viendront-ils pas empêcher jusqu'au germe d'une bonne proposition ?

Le délire des esprits suit chaque jour de nouveaux ravages. Beaucoup d'assassins, voyant qu'ils n'avaient aucune prise contre le gouvernement se sont jetés sur la société qu'ils ont choisie pour victime de leur haine et de leur vengeance ? Et quand ils ont lâchement commis un certain nombre de crimes, ils mettent fin à leur vie aussi négligemment qu'abominable. Des bandes incendiaires parcourent nos campagnes et mettent en feu et en cendres les propriétés qui leur sont désignées ; celle-ci parce que le propriétaire est religieux, celle-là parce que celui qui l'habite est réactionnaire.

Les assassinats se commettent pour les plus légers motifs, quelque fois même par le simple fait du hasard. Ainsi, avant hier soir, dans l'une des salles de spectacle de notre ville, un jeune homme de 20 ans a plongé un poignard dans le cœur d'une jeune dame qui était à côté

de lui, simplement parce qu'il voulait en finir avec la vie et qu'il avait juré de tuer quelqu'un pour pouvoir périr sur l'échafaud. Il y a bien d'autres exemples. En voyant tous les ravages que la dépravation a faits dans les esprits, comment ne pas être effrayé, comment ne pas croire qu'à un moment donné, des milliers de brigands ne se ruent pas sur nous pour nous arracher la vie et s'emparer de ce que nous possédons, le tout au milieu du silence et des ténèbres de la nuit, avant même que nous ayons le temps de songer à nous défendre ? Probablement que le tout sera assaini de ce cri de : vive la république démocratique et sociale ! Ah ! que ce sera charmant.

La guerre contre les gendarmes, que les démagogues ont inventée, devient de plus en plus générale. Des hommes à figure sinistre sont toujours sur leur trace, et malheur à eux s'ils ne sont pas bien armés et en nombre. Le département de l'Ardèche paraît devoir faire des prodiges dans cette spécialité. Il paraît que le feu des volcans éteints dont ce département est calciné, s'est réfugié dans le cerveau des hommes insensés de cette contrée et qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour mettre tout à feu et à sang. Mais ce qui les retient et les fera toujours échouer, ce sont des hommes d'ordre et d'énergie qui veillent l'arme au bras et les empêchent de se livrer à tous les désordres que leur suggère leur cerveau en délire.

Il y a si longtemps que je ne vous n'ai pas parlé de l'étranger, que je vais le faire un peu longuement aujourd'hui, à l'exclusion de la France.

Les journaux français étaient pleins, ces jours derniers des nouvelles de Cuba. Il paraît, d'après les récits, que les autorités et la population espagnole, en butte à la plus ignominieuse agression, ont rigoureusement usé du droit de défense. Cinquante aventuriers, venus des Etats-Unis, ont été passés par les armes. Ceci est parfaitement de bonne guerre dans le monde civilisé. Ces misérables ne pouvaient ni invoquer la loi des Etats-Unis qu'ils ont transgressée, ni la loi espagnole qu'ils voulaient abolir. Mis hors la loi par leur propre volonté, ils ont été traités en conséquence. Qui osera dire que telle chose à cela ? Ainsi n'ai-je été profondément affligé en lisant le récit des manifestations populaires qui ont eu lieu dans certains endroits des Etats-Unis, à la réception de cette nouvelle. Si ce sont là les sentiments que la révolution, que la liberté démocratique est chargée de développer, je demanderais humblement à Dieu de préserver de cette liberté les nations qui ont encore au moins le discernement du juste et de l'injuste. L'usurpation, quelque teinte qu'elle prenne, ne doit jamais être tolérée, et un gouvernement, une nation qui toléreraient de pareils faits, seraient coupables. J'espère qu'à l'heure où je vous trace ces lignes tout est rentré dans l'ordre et que le triomphe du gouvernement espagnol est définitif.

On veut bien nous dire que les nouvelles de La Plata présentent la position du fameux Rosas comme devenant fort grave. On dit tant le pour et le contre dans toutes ces choses là que je ne vous en dirai que quelques mots assez sûrs pourtant.

Le Brésil l'inquiète extrêmement d'un côté et de l'autre. Urquiza, dont la vigoureuse direction se fait sentir, même au-delà des limites de son administration, paraît avoir profité de tous les avantages qu'il a su conquérir, et il paraît devoir entraîner après lui plusieurs des provinces confédérées. Il serait bien temps que l'inique despotisme de Rosas

eût un terme, et que sa redoutable influence fût paralysée.

Les nouvelles de Syrie sont tristes et graves à la fois. Les catholiques de ce malheureux pays sont toujours persécutés par les Turcs qui procèdent par la cruauté la plus flagrante. Chaque jour ce sont de nouveaux assassinats commis par les Musulmans sur des chrétiens, chaque jour ce sont de nouveaux complots contre les élus de Dieu qui tremblent en voyant avec quel acharnement on les traque partout et toujours. Jusqu'à ce jour on a été assez heureux pour prévenir les attaques hautement annoncées par les Turcs d'Adana et de Tarsous, grâce à l'intervention de Reschid-Pacha, mais les haines toujours ardentes viennent d'éclater avec une violence inouïe. Un banquier, habitant une ville voisine des monts Turcs, possédait une caisse qui tentait la cupidité de la population musulmane. Un centaine de misérables se rendit chez le banquier et le somma de livrer son argent, mais son énergique attitude, celle de ses domestiques et de ses voisins rendit toute agression impossible. Furieux de ne pas avoir réussi, ils se ruèrent sur les chrétiens, coreligionnaires du banquier, et massacrèrent tous ceux qui tombèrent sous leurs mains. Pendant ce temps le Pacha d'Adana était chez lui paisible spectateur de tous ces forfaits. Sa conduite suspecte aux chrétiens aurait dû ouvrir les yeux de Reschid-Pacha.

Un malheur, petit ou grand, est toujours une chose sur laquelle on peut compter. D'épouvantables désastres ont plongé une province du royaume de Naples dans le deuil et l'affliction. Un tremblement de terre terrible a englouti des milliers d'habitants et de maisons. Dans une seule localité des environs de Basilicate, près de 800 personnes ont été ensevelies dans les entrailles de la terre. Dans une autre, pas une seule maison n'est restée debout et l'on ignore encore le nombre des victimes. Ah ! à la vue de tant d'avertissements terribles de la justice de Dieu, comment se fait-il que les hommes soient si méchants et si impies ? Pourquoi la vie d'un grand nombre se passe-t-elle à inventer quelque nouveau forfait pour égorger des millions d'hommes ?

À la première nouvelle de ces immenses désastres, le gouvernement napolitain a fait son devoir. Le roi et la reine ont donné l'exemple, non seulement en dons de sommes très fortes pour le soulagement des malheureux et des blessés, mais en prodiguant des secours à toutes les victimes qu'ils trouvaient sur leur passage. Hélas ! elles n'étaient pas rares. Toutes les classes de la population ont suivi cet exemple et ont contribué par leurs soins et leurs bonnes œuvres au soulagement de tant d'infortunés. Les évêques, les prêtres ont été héroïques de dévouement et infatigables malgré toutes leurs fatigues. Lord Napier, secrétaire de la légation britannique à Naples s'est aussi transporté sur les lieux de désastres, mais des yeux défaits épiaient ses démarches ; on se souvenait avec amertume de ses correspondances calomnieuses avec M. Gladstone, et on se demandait s'il ne venait pas éveiller quelque nouvelle diffamation contre le gouvernement napolitain. Si Lord Napier avait voulu venir au secours de ces infortunés par ses aumônes, n'aurait-il pas pu aussi bien le faire sans banger de son hôtel ? Il ne venait pas porter secours aux moribonds, retirer des décombres ceux qui y étaient ensevelis. Non, Lord Napier est trop gentilhomme pour cela et il a les mains trop blanches ! Ah ! si Lord Napier n'était pas aussi aveuglé par l'esprit machinétique, il

aurait pu apprendre à connaître ce clergé catholique napolitain, que son patron, M. Gladstone a si indignement calomnié ; il aurait pu admirer les miracles de charité accomplis par l'évêque de Melii ; au milieu de tant d'infortunes et de tant de cris de souffrances, il aurait vu la vénération dont l'entourent les populations reconnaissantes.

L'Autriche, rassurée sur son existence si fortement ébranlée en 1848 et 1849, poursuit aujourd'hui deux objets principaux : extérieurement, la reconstitution de l'Allemagne et de la haute influence que l'ancienne organisation lui attribuait ; intérieurement, la reconstitution de l'empire. Déjà, l'ancienne diète germanique s'est réunie, malgré la vive opposition de la Prusse qui ne veut pas encore comprendre qu'elle n'a rien à perdre par cet arrangement qui la met en plus grande sécurité. La reconstitution intérieure présente aux ministres autrichiens de grandes difficultés qu'ils ne vaincront pas facilement. En effet, quand on considère la diversité des races, des origines et des régimes sous lesquels on y a vécu si longtemps, il y a là un travail vraiment insupportable, mais le courage ne fait pas défaut à un gouvernement, et tôt ou tard il espère réussir. Fort de ce mot de M. Metternich : "Nous avons tout ce qui est nécessaire, il suffit d'en faire un bon emploi", il compose bien, peut-être, un nouvel édifice, parce qu'il fait un peu de progrès, mais il faut le composer d'anciens matériaux. Tel est l'important problème que l'Autriche veut résoudre : fonder la liberté et la sécurité du présent sur la base historique du passé ; débarrasser la religion de toutes les entraves et de tous les abus qui la rendaient si méconnaissable dans cet empire, voilà ce que l'empereur d'Autriche et ses ministres ont résolu de faire. Quand on a une ferme volonté de faire le bien, quand on est animé par un bon esprit national, l'impossible devient possible. Construisez avec nonchalance, sans amour, sans religion, sans tradition historique, vous n'aurez qu'incertitude, illusion et mécomptes.

L'Angleterre couvre toujours de son aile protectrice l'alliance monstrueuse de Mazzini avec le duc de Rollin ; ces messieurs peuvent conspirer tout à l'aise dans la bonne ville de Londres, lord Palmerston le veut ainsi ; qui osera le contredire ? Tirons le rideau là-dessus, car il est des choses que tout le monde ne doit pas savoir.

Les marques de sympathies données par les populations au jeune roi de Sardaigne pendant le séjour qu'il a fait à Gènes, sont habilement exploitées par certains journaux à la solde, de ce libéralisme menteur dans lequel la révolution est habile à prendre les souverains comme dans un mécanisme jusqu'à ce que le trône y soit broyé et que le roi lui-même y passe. Que le roi Emmanuel y prenne garde : parmi les voix qui l'acclament il pourra facilement distinguer les gosiers enroués des comparses révolutionnaires qui crient bien fort à Rome en 1847 et 48 : *Viva Pio Nono* et qui, le jour venu, se ruèrent sur l'autorité du souverain pontife en tuant les compagnons de ses travaux et de ses veilles, et en le bannissant de son palais.

La situation du Portugal est toujours aussi affligeante que précédemment. Le désordre financier est à son comble, la plus grande discordance règne parmi les fidèles de Saldanha. L'autre pays !

Toujours des assassinats en Italie, toujours des menées démagogiques, toujours les disciples de Mazzini faisant irruption dans tous les lieux publics.

Ah ! Monsieur, je vous dis ceci en toute vérité, soit qu'on approfondisse et que l'on réflé-

REBIBLON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

(Suite.)

FIN DU PROLOGUE.

Jamais celui dont vous parlez, dit-il, n'a commis dans sa vie une lâcheté ou une action infâme, et il y aurait infamie et lâcheté à agir ainsi ! Monsieur le marquis, l'honneur de Georges vaut l'honneur d'un gentilhomme. Celui que vous accusez, vous ne l'avez vu qu'une seule fois dans votre vie, et vous devez en avoir gardé la mémoire ; ce jour-là, vous étiez venu demander asile à la carane de son père ; sa sœur venait d'être déshonorée, souillée par un misérable ; un cri, et la pauvre enfant eût été sauvée ; mais ce cri vous condamnait tous à mort, et, seule, elle a été perdue !

La voix de l'inconnu était vibrante et énergique :

Quand son frère l'a tenue dans ses bras, pâle, brisée de douleur et de honte... il eût pu, lui, n'écouter que sa vengeance et sa juste colère, faire retomber sur vous et sur les autres ce crime odieux, et vous livrer au bourreau... Qui l'eût condamné ?... Ce n'est pas vous, monsieur le marquis, vous qui avez maudit la pauvre Jeanne, parce qu'elle n'a pas abandonné dans sa proscription et dans son isolement celui que tous repoussaient... vous qui l'honneur de votre race rend si cruel et si inflexible... Georges risquait sa vie, celle de tous les siens ; car un décret, vous le savez, condamnait à mort ceux qui sur le seuil de sa porte hurlaient votre nom avec des cris sauvages ; il a rendu le passage libre, la route sûre, et il vous a dit : Partez ! Voilà ce qu'il a fait, la seule fois que vous l'avez rencontré ; avez-vous le droit de le croire coupable d'une lâcheté et d'une infamie ? Maintenant, monsieur le marquis, j'ai fini ce que j'avais à vous dire, et j'attends votre réponse.

Il y eût un assez long intervalle de silence. Le marquis De Savernay avait la tête courbée sur sa poitrine. Plongé dans une méditation profonde, il écoutait le combat intérieur qui se livrait en lui.

Dans l'immobilité de Pinconnu, on devinait l'attente douloureuse qui comprimait son cœur. Une de ses mains tantôt serrait son front, tantôt tordait convulsivement ses cheveux, pendant que ses lèvres murmuraient :

Seigneur !... Seigneur !... donnez-moi du courage.

Henri De Savernay s'était relevé : — Oh ! mon père !... oh ! mon père !... dit-il, comme une prière, je le dois à ton nom, je le dois à ta race, l'enfant de Jeanne De Savernay ne peut être un orphelin, livré à la merci du hasard.

Ces mots passèrent sur ses lèvres comme un léger frissonnement, et ne furent entendus que de celui qui parlait et de Dieu qui entend tout. Il fit quelques pas pour se rapprocher de Pinconnu.

Dans toute sa personne il avait un aspect de dignité fière et calme, véritable cachet de cette hauteur aristocratique du siècle passé, que rien n'abatissait ou ne faisait fléchir :

— Vous m'avez dit, monsieur, que Georges a partir d'aujourd'hui sera mort pour tout le monde ?

— Je l'ai dit.

— Que nul n'entendra prononcer son nom ?

— Je l'ai dit.

— Que jamais il ne viendra réclamer ses droits sur cet enfant ?

— Jamais.

— C'est un orphelin que j'adopte.

— Un... orphelin... ? murmura Pinconnu avec effort.

— Et vous m'engagez la parole de Georges, sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes ?

— Sur son honneur et sur sa conscience, devant Dieu et devant les hommes, répéta Pinconnu comme eût fait un écho.

— Cet enfant s'appelle ?... — Arthur.

— Vous me remettrez son acte de naissance et le contrat de mariage de ma sœur.

— Les voici tous deux.

— C'est bien, dit Henri en prenant les papiers.

Et il ajouta d'une voix haute : L'enfant de ma sœur Jeanne De Savernay deviendra le mien.

— A votre tour, monsieur le marquis, deux mots, reprit Pinconnu.

— Parlez, monsieur.

— Cet enfant ne sera pas élevé comme un étranger dans votre famille ?

— Non, je le jure.

— Il aura place dans votre cœur comme à votre foyer ?

— Je le jure.

— Vous aurez pour lui l'amour et l'orgueil que l'on a pour son propre fils ? Adopté par vous, il portera votre nom ?

— Je le jure ! Que Dieu et mon père m'entendent, dit Henri d'une voix solennelle.

— Adieu, monsieur le marquis, demain je reviendrai.

Le marquis De Savernay était retombé dans l'abîme de ses réflexions ; il ne répondit pas, mais fit un signe affirmatif de la tête.

L'inconnu sortit. Quand il fut seul dans la rue, un profond gémissement s'échappa de sa poitrine ; il marchait d'un pas rapide et ses lèvres frémissaient.

Bientôt il eût atteint la maison où il habitait.

Au fond d'une chambre un petit enfant dormait dans son berceau.

Quand la personne qui veillait auprès de lui se fut retirée, cet homme s'agenouilla devant son berceau, et, appuyant son front dans ses deux mains, laissa couler par torrents ses larmes si longtemps contenues. On entendait de douloureux sanglots se répandre pour ainsi dire avec elles.

Il resta ainsi plus d'une heure, tantôt courbant le front sous le poids de sa douleur, tantôt tenant ses yeux humides sur l'enfant endormi.

Quand le pauvre petit se réveilla, il le prit dans ses bras et le couvrit de caresses. Oh ! mon Dieu !... oh ! mon Dieu ! dit-il. Puis, se frappant la poitrine avec un mouvement suprême de désolation, il remit l'enfant dans son berceau.

Père, que fais-tu là ? murmura-t-il d'une voix étouffée au milieu de ses sanglots ; tu n'as plus d'enfant !!! Et il se remit à pleurer à chaudes larmes.

Le lendemain, le marquis Henri De Savernay reçut dans ses bras et baisa au front le fils de Jeanne De Savernay et du montagnard.

C'est mon enfant, dit-il, il s'appellera Arthur De Savernay.

..... Huit jours plus tard, Georges, anéanti, accablé de chagrin et de douleur, s'embarqua au Havre sur un bâtiment en partance pour l'Amérique.

Bientôt il eût atteint la maison où il habitait.